

raient vers le nord ou l'est, tandis qu'elles gagnent le sud. Qu'en penses-tu, Jean ?

—Je pense comme vous, mon bourgeois ; d'ailleurs la croûte sur la neige est assez forte pour porter le chevreuil. Ce n'est pas quand la croûte porte que les sauvages font la chasse, ils attendraient le dégel.

—Sans doute ; ainsi, mes amis, nous ne devons pas avoir d'inquiétude, ce qui ne veut pas dire pourtant qu'il faille ne pas être sur ses gardes. Comme Simoneau doit m'attendre, je vais vous quitter et prendre les devants. J'aurais voulu t'emmener, Jean, mais tu es le seul qui connaisse bien la route, il faut que tu serves de guide. Je vais prendre Bibi, et chacun sa traîne. Sur la mienne j'attellerai le gris et la grise ainsi que grison. Quels sont, Jean, les trois meilleurs coureurs parmi les chiens ?

—Les deux qui sont déjà attelés sur la traîne de Bibi, et celui-ci.

—Bien, Bibi, tu vas prendre tes armes et assez de provisions pour deux jours ; nous partirons après dîner. Il est temps de manger. Jean, tu connais les signaux de la route ?

—Oui, mon bourgeois.

—Nous allons aussi emmener Médor avec nous ; nous te laisserons Merlin qui ne manquerait pas de suivre nos pistes, si tu te trouvais en peine. Tu connais bien les chiens, penses-tu que sur la croûte ils puissent faire trois lieues par heure pendant quatre à cinq heures ?

—Oh oui, et plus même si vous les poussez. Les chiens ne sont pas du tout fatigués, et les chemins sont beaux. Vous vous apercevrez de leur lassitude, quand ils feront entendre un petit hurlement sourd. Après les avoir fait manger, il sera bon de les laisser reposer une demi-heure, si vous pouvez, ou bien de les mener petit train, au trot par exemple, pendant une vingtaine de minutes, avant de les lancer. Un seul repas par jour suffit.

Aussitôt le dîner pris, et après avoir minutieusement donné ses instructions et recommandé à Jean de se hâter autant que possible, Colas et Bibi se mirent en route, au petit trot, comme l'avait recommandé Jean. Les dociles bêtes semblaient comprendre qu'il s'agissait pour elles de fournir une course extraordinaire, puisqu'on leur faisait quitter leurs camarades et qu'on les forçait à changer d'allure. Colas n'eut pas besoin de faire claquer les fouets ; le gris et la grise secouèrent joyeusement leurs têtes, et continuèrent pendant environ une vingtaine de minutes l'allure qui leur avait été donnée en partant. Colas, qui ne voulait pas trop les presser dans les commencements, les laissait faire. Bientôt le gris prit un trot plus allongé ; la grise et grison allongèrent à leur tour, et continuèrent ainsi une dizaine de minutes. Grison à son tour donna un vigoureux coup de collier en s'élançant au galop et tous les trois, d'eux-mêmes et ensemble, prirent leur train de route. Ce n'était plus ces bonds désordonnés d'une course de six à sept milles qu'avait remarquée, la première fois, Colas, alors qu'excités par les fouets et les cris de leurs meneurs, les chiens de chaque traîne cherchaient à se passer mutuellement, sur la glace de Québec, semblant

prendre autant d'intérêt à la course que leurs maîtres eux-mêmes. Cette fois c'était le galop allongé, régulier, sans effort apparent, qu'il admirait dans ces intelligentes et vigoureuses bêtes. Bibi suivait tout près, en arrière.

—On n'a pas besoin de fouet, Bibi ?

—Non, mon bourgeois.

—Si tu trouves que je vais trop vite, tu me crieras : surtout ne te laisse pas dégrader.

—Je crois que je vous suivrai sans difficulté, trois à quatre heures au moins.

—Ne fouette pas les chiens ; il vaudra mieux modérer, tu m'appelleras.

On continua du même train pendant trois heures, faisant trois lieues à l'heure. Le temps était splendide, un peu froid, mais sec et calme ; la route excellente. Quoique les chiens ne parussent marquer aucune lassitude, Colas crut à propos de modérer leur allure ; ils les mit au petit trot, à la visible impatience des chiens qui, plus d'une fois, voulurent se remettre au galop. Peu de temps après, il les mit au pas et sauta en dehors de la traîne.

—J'ai besoin de me dégourdir, Bibi ; ces chiens peuvent, je crois, courir toute la journée comme cela, ils n'ont pas l'air fatigués.

Il alla les caresser l'un après l'autre.

—Les miens n'ont pas l'air fatigués non plus, dit Bibi.

—Mais où est donc Médor ? dit Colas en regardant de tous côtés. Il était bien avec nous quand nous sommes partis.

—Oui. Je l'ai même vu, il n'y a pas plus d'une heure, qui courait derrière la traîne.

—Il sera resté en arrière, trop fatigué pour nous suivre.

—Possible, mais je ne crois pas.

En même temps, Bibi se mit à siffler ; et l'on vit sortir Médor de dessous la couverture que Bibi avait jetée sur le siège de sa traîne et dont les bords, retombant de chaque côté, le recouvraient complètement ; il s'étira comme un chien qui vient de faire un bon somme. Bibi était tout surpris et paraissait mécontent. Colas ne put s'empêcher de rire.

—Ton chien n'est pas bête ; mais ça ne peut pas faire pour les chiens, quand il vont à la course, Bibi. Si les chiens n'allaient qu'au pas ou même au petit trot, je ne dis pas, mais à la course, ça les fatiguera trop, tandis que nous avons tant besoin de leur vitesse dans ce moment. Tu y veilleras, Bibi.

—J'en suis vraiment tout confus, mon bourgeois.

—Pour cette fois, il n'y a peut-être pas trop de mal, car si nous sommes obligés de marcher une partie de la nuit, nous enverrons Médor en éclaireur, fouiller la forêt que nous allons avoir à travers. Vois-tu là-bas, à peu près six lieues, ce bois dans l'ouest ? Je voudrais m'y rendre avant la nuit. Nous nous reposerons quatre à cinq heures pour le traverser ensuite avant le jour.

—Je vous réponds, mon bourgeois, que Médor récompensera le temps qu'il a volé à dormir.

Un quart d'heure après, les chiens repartaient à